

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Pierre Henrion

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 36, Number 4 (214), August 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32212ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Issenhuth, J.-P. (1994). Pierre Henrion. *Liberté*, 36(4), 150–152.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

RÊVERIE

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

PIERRE HENRION

Le 9 mars 1993, la mer s'est soulevée avec une amplitude inconnue depuis le 3 mars 1900 et le 14 mars 1918, jours où les marées avaient atteint la force 119. Le soleil, la lune et la Terre étant alignés, on attendait la même force ce 9 mars. Le phénomène n'était pas neuf, et il l'était en même temps, puisque peu d'observateurs de ses manifestations les plus récentes devaient être encore en vie. Je pensais à ce phénomène ancien-neuf chez *Dunkin' Donuts* en regardant la neige tomber. J'aurais voulu être posté dans les dunes du cap Hatteras. Est-ce que j'aurais senti la lune et le soleil tirer ensemble ? Rue Beaubien, on ne sent pas grand-chose. À défaut de force 119, il y avait la force constabulaire qui venait chercher son café et un de ses membres qui lançait à la caissière et à la neige : « Un estie de temps pour faire des beignes ! » C'était tout.

Ce n'était pas rien. Je ne sais pas ce qui s'est passé. J'ai écrit cette phrase : « La lune aurait beau vouloir faire l'indifférente et s'éteindre, quand elle est fatiguée de refléter, la lumière solaire ne lui laisserait pas de répit. » J'ai regardé la phrase avec découragement. Que faire d'un machin aussi pompier, de force 119 ou constabulaire ? Je ne voyais pas. Ça ne valait rien pour une rêverie, à moins de me lancer dans une patente cosmique du genre « fesses de la nuit », comme je l'avais lu dans une

plaquette de poèmes qui m'avait secoué. Ou bien, porté par l'ambiance, est-ce que j'allais tomber dans une désolante histoire de constables et de trous de beigne ? Mais non. Le caractère un peu boulimique de la phrase, peut-être, m'a fait me ressouvenir de Pierre Henrion.

Il enseignait l'anglais dans la région parisienne. J'avais seize ans. Mon professeur d'anglais m'avait mis en relation avec lui. Mes préoccupations du moment étaient la composition de mots-croisés sans carrés noirs, les dessins inexpliqués de Villard de Honnecourt, les conjonctions d'astres, les fossiles, la recherche du nombre d'or dans les proportions de la cathédrale de Troyes, et au milieu de ces préoccupations improbables allait trôner Pierre Henrion.

Une correspondance s'engagea. Ses lettres, volumineuses, contenaient les publications à compte d'auteur qu'il multipliait pour prouver que Shakespeare était un prête-nom de Bacon. Les miennes, minces, étaient d'un adolescent étonné qui relançait l'interlocuteur pour en savoir davantage. Il avait entrepris le décryptage de Shakespeare, et en particulier des sonnets. Persuadé que les typographes de l'époque n'avaient rien laissé au hasard, il traçait des diagonales sur les éditions originales du Barde et trouvait, alignées, les lettres des noms Bacon et Francis, et divers messages subliminaux destinés à dévoiler aux explorateurs à venir la supercherie sur l'auteur. Il repérait toujours des alignements. Le contraire aurait été surprenant. Quand il en trouvait trop peu pour que la preuve soit écrasante, je crois me rappeler qu'il tordait un peu ses lignes pour qu'elles passent sur les lettres dont il avait besoin. Mais qui lui en aurait tenu rigueur ? Tout le monde sait que l'espace est courbe.

C'était clair dans son esprit : Shakespeare n'avait été qu'un histrion de dernier ordre, ou un technicien inculte, un transporteur de tréteaux. Son nom, Shakes-pear ou

Shake-spear, ne pouvait désigner qu'un secoueur de poires ou de javelots. Et ainsi de suite, pour tout ce qui touchait le Barde. Les portraits : des faux, composés à la manière débile d'Arcimboldo. La signature : un faux, puisqu'il était évidemment illettré.

Je ne comprenais pas pourquoi il tenait tant à prouver que Bacon était Shakespeare, mais ses décryptages géométriques trouvaient en moi le terrain le plus favorable. Plutôt que le but de l'aventure, c'était le moyen qui me passionnait.

Cependant, Henrion m'envoyait brochure sur brochure, calculs sur calculs, de plus en plus tirés par les cheveux, accompagnés de lettres guerrières qui disaient la victoire imminente. Les objections ne l'atteignaient plus. Monomane sourd comme un pot, il avait quelque chose du Courtial de *Mort à crédit*, mon personnage de roman préféré.

Son ébullition interne devait m'échauffer au point de me faire envoyer au journal local, au printemps de 1964, un article de proportions modestes mais bien senti sur la question du prête-nom. Une réplique suivit. À mots à peine couverts, on y traitait Henrion de fou. Dans son sillage, j'étais une sorte de disciple halluciné.

J'ai perdu les deux articles du journal, les lettres, les brochures à compte d'auteur et j'ai oublié comment la correspondance prit fin. Je ne sais même pas si Henrion est encore de ce monde. La pression de son esprit mal contenu par la boîte crânienne a peut-être eu prématurément raison de lui.

Si je le rencontrais aujourd'hui, je lui expliquerais qu'il m'a porté à penser, de bonne heure, qu'avec un peu d'habileté et de temps à perdre, on peut faire dire n'importe quoi à n'importe quoi.